H.P. Brodsky
avec la collaboration de Sergueï Lioubov

ILSA
for ever

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

H.P. Brodsky
avec la collaboration de Sergueï Lioubov

Ilsa for ever

© Le jardin d'Aphrodite - Mars 2018

Sommaire

Épisode pilote **5**

Ilsa, la chienne de l'Inquisition **15**

Épisode I **15**

Épisode II **23**

Ilsa, la gardienne de l'Empire **33**

Épisode I **33**

Épisode II **43**

À la poursuite d'Ilsa ***(par Sergueï Lioubov)*** **51**

Ilsa, la vipère des Bermudes **59**

Avertissement au lecteur

Je traînais l'autre jour sur un site internet consacré au cinéma de série Z. Je fus frappé de l'importance du nombre de ces films que j'avais vus dans ma jeunesse, et qui font aujourd'hui partie de ma culture cinématographique. Westerns spaghetti, science-fiction bidon, péplums érotiques et, bien sûr, sexploitation. J'ai eu l'idée de rendre hommage à ce genre de cinéma. Hélas, n'est pas Tarantino qui veut. Je n'ai pas de caméra, pas d'acteurs, et surtout pas de budget. De plus, comment éviter la censure aujourd'hui en produisant ce genre de nanar ? Alors je me suis mis devant mon écran d'ordinateur et j'ai cherché l'héroïne (puisque nous sommes sur un site érotique) qui me permettrait de manier tous ces genres à la fois. J'entrepris donc de commencer une série dont voici le premier opus. La suite – si suite il y a – dépendra comme toujours de l'avis des lecteurs.

Épisode pilote

— Entrez, Monsieur Carter. Allons, ne soyez pas timide.

C'est avec une certaine appréhension que je franchis le seuil de la porte. Excité par l'événement, et inquiet de ce qui allait se passer ensuite. N'allais-je pas être déçu ? Ne prenais-je pas le risque de mécontenter mes lecteurs après leur avoir promis cette interview sensationnelle ? Allons, ce n'était plus le moment de se poser ce genre de question ; il était temps de plonger.

Elle me faisait l'honneur de me recevoir chez elle... Imaginez un peu le nombre incalculable d'idées bizarres qui s'étaient bousculées dans ma tête lorsque j'avais reçu sa lettre d'invitation. Et si elle était aussi tordue que dans ses films ? Mais en entrant dans son salon, tout cela disparut bien vite. J'étais là face à une charmante vieille dame de 73 ans, au regard malicieux. Une vieille dame qui avait durant trente ans été l'objet de tous les fantasmes de bon nombre de jeunes et moins jeunes amateurs de séries Z, une vieille dame qui avait été tour à tour *La tigresse du goulag*, *La gardienne du harem*, *La louve des SS*... Madame Dyanne Thorne, en chair et en os !

Je pris place dans le confortable fauteuil qui m'attendait, sortis mon magnétophone et les questions que j'avais préparées, et commençai l'interview.

— Vous êtes bien Dyanne Thorne, la célèbre actrice des années 80, née dans le Connecticut, qui a incarné des personnages d'ignobles tortionnaires dans quatre nanars qui sont aujourd'hui

devenus des films culte pour plusieurs générations d'obsédés sexuels sadomasochistes ?

— Oui, jeune homme.

— Ça vous fait quoi de savoir qu'aujourd'hui encore des tas de gens se tirent sur la tige en pensant à vous ?

— Oh, Monsieur Carter... Vous croyez sincèrement qu'il en reste encore ? Franchement, le cinéma fait aujourd'hui de bien meilleurs films, avec des comédiennes beaucoup plus sexy que je ne l'ai jamais été.

— Le cinéma d'aujourd'hui est en train de crever du politiquement correct. Plus personne ne va aussi loin que vous, aujourd'hui...

— C'est vrai qu'à mon époque, on osait beaucoup plus... Mais vous connaissez comme moi la fameuse réplique d'Audiard : « Les cons, ça ose tout ; c'est même à ça qu'on les reconnaît ! » Or, pour la génération d'aujourd'hui, mon époque était une époque de vieux cons.

— N'empêche que tout le monde se rue encore sur vos films qui n'ont jamais connu autant de succès depuis qu'ils sont ressortis en DVD. Personnellement, je pense que vous avez été victime de l'hypocrisie de votre époque.

— Vous êtes gentil, Monsieur Carter. Mais franchement, vous m'imaginez recevant un Oscar ?

— Ça aurait de la gueule, vous ne pensez pas ?

— Allons, ces films étaient quand même franchement mauvais. Tournés avec trois fois rien, dans des décors de récupération. Saviez-vous que *La louve des SS* avait été tournée dans ceux de *Papa Schulz* ?

— Non, mais je crois que je vais regarder la série d'un autre œil désormais. À quoi attribuez-vous votre succès ?

— Mon succès ? Voyons, jeune homme, j'ai commencé ma carrière en 1960. J'ai tourné dans des tas de films au cinéma ou pour la télévision ; j'ai même tourné dans *Star Trek*. Et tout ce

qu'on a retenu, ce sont ces trois films dans lesquels j'incarne une tortionnaire. Vous appelez ça le succès ?

— Quatre films, Madame... voire cinq, m'a-t-on dit.

— Quatre ? Ah oui, c'est vrai qu'*Ilsa* est devenu *Greta* en s'installant en Amérique du Sud. Quant au cinquième, là, je ne vois pas.

— *Ilsa contre Bruce Lee.*

— Le film n'est jamais sorti.

— Mais les bandes existent ?

— Je n'ai pas le droit d'en parler...

— Pourquoi le projet a-t-il été abandonné ?

— Je n'ai pas le droit d'en parler.

— C'est bien dommage, et c'est frustrant... Vos fans aimeraient tant voir ce cinquième opus sortir !

— Vous êtes un malin, Monsieur Carter. Mais franchement, oubliez cela. Comme j'ai moi-même tiré un trait sur toute cette époque.

— Mais tout le monde se pose cependant la question : Dyanne Thorne a-t-elle, dans la vraie vie, quelque chose à voir avec son héroïne ?

— Oh, mon Dieu ! Bien sûr que non ! Et aujourd'hui encore moins qu'hier. Cela fait bien longtemps que je me suis retirée du cinéma. J'organise des mariages à Las Vegas.

— On me l'a dit, en effet. J'avoue que j'ai eu un peu de mal à y croire...

— Tenez, je vous ai préparé une petite documentation sur le sujet. Si le cœur vous en dit...

Elle me tendit une enveloppe que je m'empressai d'ouvrir. À l'intérieur se trouvaient tout un tas de photos de la star officiant à des cérémonies dans sa chapelle privée de Las Vegas. Je regardais tout cela d'un œil distrait lorsque mes yeux tombèrent sur un carton contenant un message :

FUYEZ, JE VOUS EN PRIE : VOUS ÊTES EN DANGER !

Je levai lentement les yeux et la regardai. Son regard était vide, et un tic nerveux revenait sans cesse sur le bord de ses lèvres. Je tentai alors de relancer l'entretien afin d'en savoir plus.

— J'ai encore quelques questions à vous poser.

— Non, mon cher Monsieur Carter ; je crois qu'il est plus que temps de mettre fin à l'entretien. Veuillez me pardonner, mais...

— Juste une ou deux question, s'il vous...

— Partez vite, jeune homme, pendant qu'il en est encore...

Elle ne put terminer sa phrase. J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi. Je me retournai et vis deux types bodybuildés entrer dans la pièce.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Veuillez nous suivre, Monsieur Carter. Sans faire d'histoires.

— Vous êtes qui ?

— Sans faire d'histoires, on vous dit.

— Je ne crois pas, non...

J'entendis alors des bruits de talons dans le couloir et me trouvai soudain face à une apparition inimaginable. Un cauchemar éveillé... Ilsa venait d'apparaître. Celle des films, vêtue d'un treillis militaire qui mettait son opulente poitrine en valeur, chaussée de bottes à talons hauts, et armée d'une cravache.

— Vous vouliez un scoop pour votre journal, Monsieur Carter ? Eh bien, je pense que vous allez être comblé.

Je me retournai vers la vieille dame qui m'avait reçu, incapable de comprendre quoi que ce soit à cette situation. Elle répondit sans que je lui pose de question.

— Je suis désolée, Monsieur Carter... Je ne voulais pas que cela arrive. Mais je n'avais pas le choix.

— Expliquez-vous...

— Oui, explique-lui ce qu'il fait là, et ce qui va lui arriver ! ricana l'incarnation d'Ilsa.

— En 1977, après le tournage de *La tigresse du goulag*, j'ai eu une liaison avec un physicien, le professeur Schtrasser. Il était

fou amoureux de moi, et nous nous sommes aimés passionnément jusqu'au jour où j'ai découvert sa folie. Sous prétexte d'examens médicaux, il m'avait prélevé des cellules lui permettant de concevoir des clones de moi-même. Des clones ayant la particularité de ne pas vieillir. « Ainsi, disait-il, ton personnage d'Ilsa sera pour toujours immortel. » Je rompis avec lui, mais il était trop tard et il entreprit de mettre en œuvre son terrible projet. Et vous pouvez voir ici le résultat.

— Ainsi, vous êtes un clone ? Et vous vous faites du cinéma...

— Grâce à quelques modifications que Schtrasser entreprit dans ma création, je ne suis pas le clone de Dyanne Thorne, mais bel et bien celui d'Ilsa. Et puisque vous avez, semble-t-il, suivi toutes mes aventures avec attention, il ne vous a pas échappé que l'ambition qui me dévore est de régner sur le monde.

— Vaste programme...

— Ne riez pas, Carter. Le monde, CE monde, est trop petit pour moi. Le conquérir est trop simple.

— J'ai hâte de vous voir à l'œuvre.

— Oh, c'est d'une simplicité absolue. Les DVD qui relatent mes aventures et qui, comme vous l'avez souligné, se vendent plus que jamais, sont remplis d'images subliminales qui, à l'heure qu'il est, partagent les spectateurs en deux camps bien distincts : ceux qui sont subjugués par ma beauté et qui accepteront de devenir mes esclaves, et ceux qui deviendront mes adorateurs et n'auront bientôt pas d'autre passion que de servir mes projets en rejoignant mes troupes. Dans une petite dizaine d'années, cette œuvre sera achevée.

— C'est totalement délirant...

— À vos yeux, en effet. Et c'est bien là la raison de notre face-à-face. Il existe partout des esprits rebelles à toute forme d'autorité. Et vous faites partie, Carter, de ces esprits déviants. Votre réputation de journaliste d'investigation est grande, et vous

avez sur les gens une influence trop importante pour qu'on vous laisse en user à votre guise. Par conséquent...

— Par conséquent, vous allez faire ce que font tous les malades mentaux à l'ego surdimensionné : éliminer ceux qui vous gênent.

— Oh... Oui, bien sûr, j'ai pensé à vous tuer. Mais je pense que vous serez beaucoup plus utile lorsque, convaincu que toute résistance est inutile, vous finirez par en rendre compte à vos lecteurs.

— Je suis convaincu, au contraire, que résister à l'oppression n'est jamais inutile, même si la défaite semble au bout du chemin.

— Hum... Cela dépend de ce que l'on perd, Carter. Mais laissez-moi terminer. Schtrasser était physicien, et il a longtemps travaillé sur la théorie des univers parallèles d'Everett. Cette théorie suppose que notre monde coexiste avec de nombreux autres univers qui se divisent continuellement en univers divergents, différents et inaccessibles entre eux. D'après Everett, chaque monde contient une version unique de chaque personne qui vit une situation différente au même moment du temps. Et voyez-vous, Schtrasser a trouvé le moyen d'accéder aux univers divergents qui nous entourent.

— Il aurait dû vous y envoyer.

— Il l'a fait. Il m'a répliquée un nombre incalculable de fois et envoyée dans tous les univers auxquels il a eu accès. Ce n'est pas un scoop que je vous offre, Carter, mais des centaines...

— Je ne comprends pas.

— Collier ! dit-elle en pointant un revolver sur moi.

Un des gardes me passa autour du cou un collier électronique. Elle me regarda avec un sourire cruel et reprit son délire :

— Grâce à ce petit jouet hautement perfectionné, vous allez passer d'un univers à l'autre, et vous pourrez constater par vous-même que, quelles que soient les époques et quelles que soient les circonstances, il est totalement inutile d'espérer me résister. Ce collier est équipé en outre d'une caméra qui me permettra de suivre vos aventures, et d'une bombinette qui explosera si vous tentez

quoi que ce soit pour l'enlever. Alors, Carter, prêt à devenir un vrai journaliste cette fois ?

— Vous êtes totalement malade...

— C'est vous qui êtes un déviant. Mais je compte bien vous remettre dans le droit chemin. Ah, une dernière chose : vous savez ce qui arrive à ceux qui tentent de me trahir ?

— Et alors ?

Elle se tourna alors vers l'ancienne star de série Z qui était restée pétrifiée durant toute cette conversation.

— Et alors, cette chienne m'a trahie en tentant de vous avertir. Garde, passez-lui un collier également.

— Parce que vous comptez l'envoyer dans une autre dimension ?

— C'est une idée... mais non. Dans chacun de mes films, il est nécessaire que les spectateurs soient les témoins d'une mort horrible et spectaculaire : cela fait partie du cahier des charges.

— Non ! Ne faites pas ça !

Elle appuya sur une télécommande, et la tête de Dyanne Thorne explosa comme une pastèque, arrosant de sang les murs de la pièce.

— Voilà qui te convaincra de ne pas tenter d'ôter ton collier, Carter. Et maintenant... je te souhaite un bon voyage.

Je la vis appuyer à nouveau sur sa maudite télécommande, et un bruit strident me perça les tympans. Les murs ensanglantés de la pièce se mirent à tourner autour de moi comme dans un cauchemar de film gore ; je sentis mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine et j'eus l'impression que mon corps se dématérialisait. Puis un trou noir s'ouvrit devant moi et m'aspira entièrement.

Un terrible voyage à travers le temps, l'espace et l'horreur venait de commencer.

Ilsa, la chienne de l'Inquisition

Épisode I

Je me réveillai sur ce qu'on appelait une route, à cette époque. Il faisait froid, il faisait nuit, et une lune superbe éclairait la campagne. Mes vêtements étaient en lambeaux, et je ressemblais désormais plus à un vagabond qu'à un journaliste d'investigation. Où étais-je donc, et en quelle saison ? Je massai mes muscles endoloris par le voyage entre les univers divergents et ma chute sur le sol, puis j'entrepris de marcher afin de ne pas mourir de froid.

Où aller ? Je marchais droit devant moi, espérant rencontrer quelqu'un ou un indice qui me permettrait de me situer. Cette histoire était proprement incroyable, et si je n'avais pas eu autour du cou le collier électronique qu'on m'avait passé avant de m'expédier Dieu sait où, j'aurais pu croire à un cauchemar. Hélas non, tout cela était bel et bien réel... délirant, mais réel. Et je souris malgré moi à l'idée qu'on m'aurait sans doute pris pour un barje si j'étais allé voir un producteur de cinéma avec un tel scénario en poche.

Après plusieurs heures de marche, j'arrivai, épuisé, à l'entrée d'un petit village. Les rues étaient désertes, et aucun panneau indicateur pour guider les voyageurs. J'errai un long moment dans les rues sales et malodorantes jusqu'à trouver l'entrée de ce qui semblait être un débit de boissons, du moins d'après ce qui était écrit sur la porte : *Taverne des Deux Filous*. Je poussai la porte qui s'ouvrit, et je compris alors qu'à défaut de savoir « où » j'étais, du moins je savais « quand » ; je fus pris de tremblements et de vertiges, puis perdis connaissance et m'effondrai sur le sol.

Lorsque je repris connaissance, ce fut pour voir un visage peu amène posé sur moi. Un gros homme au visage porcin et à la bouche pleine de trous se mit alors à me questionner.

— D'où donc que tu viens, étranger ?

— Oh... c'est une longue histoire.

— Eh ben raconte. J'aime bien ça, moi, les histoires.

— Je viens de loin, de très loin... Mais avant tout, aurais-tu la bonté de me dire où je suis ?

— Ben... T'es à Saint-Jean.

— C'est où, ça, Saint-Jean ?

— Ben... V'là qu'tu sais même pas où t'es, toi ?

— J'ai été enlevé. J'ai voyagé longtemps, enfermé, sans savoir où j'allais... Et puis le convoi a été attaqué et je me suis réveillé seul, sur le bord de la route, à environs trois heures de marche. Alors, non, tu vois, je ne sais pas où je suis.

— Ce sont les chiens qui t'ont enlevé ?

— Les chiens ?

— Ouais, les Dominicains... C'est comme ça qu'on les appelle, rapport à leur Ordre.

— *Domini canes*... Les chiens du Seigneur, c'est ça ?

— Ouais... Parce que si t'as affaire avec l'Inquisition, étranger, faut pas qu'tu restes ici.

— Je ne sais pas qui m'a enlevé, l'ami. Mais crois-moi, ils n'avaient pas des têtes de moines.

— Ah, bah j'aime mieux ça, alors. Des brigands, alors ?

— Je te l'ai dit : je n'en sais rien. Mais oui, qui d'autre que des brigands ?

— Ben, c'est qu'tu dois être riche, alors. Malgré que tes vêtements disent le contraire.

— Rappelle-moi, l'ami, on est en quelle année ?

— J'sais pas. Mais j'suis sûr que t'es riche, toi. Parce qu'il y a que les riches que ça préoccupe de savoir en quelle année on est.

L'air de rien, il m'en avait beaucoup appris. Des Dominicains, l'Inquisition, des routes en terre... Il semblait qu'on soit en plein moyen-âge. Quelque part en France, dans un petit village nommé Saint-Jean. C'était peu, mais c'était quand même un bon début.

— Dis-moi, il est désert, ton village ?

— À c't'heure, les gens sortent pas. Ils restent bien à l'abri chez eux.

— À cause des brigands ?

— Non, à cause des chiens. C'est interdit de sortir quand il fait noir.

— Pourquoi ?

— J'en sais rien. C'est comme ça. Ça a toujours été comme ça.

— Et tu vis seul ici, dans ta taverne ?

— Non. Je vis avec ma femme et ma fille.

— Elles dorment, sans doute. Je suis désolé, j'ai dû vous faire une peur bleue en arrivant.

Il détourna le regard et commença à se tortiller les mains. De toute évidence, il cherchait à me cacher quelque chose.

— Elles ne sont pas avec toi, c'est ça ?

— Si... Si, elles dorment là-haut, dans la chambre.

— Tu mens, l'ami. Et je sais quand on me raconte des histoires. Chut... N'aie pas peur. Si tu as des problèmes, je peux peut-être t'aider. Après tout, si je suis encore en vie, c'est en grande partie grâce à toi.

— Qu'est-ce qui m'dit que t'es pas un espion des chiens venu pour espionner ?

— Si j'avais voulu obtenir une confession, je ne serais sans doute pas arrivé chez toi dans cette tenue. Et crois-moi, j'aurais sans doute été en meilleure forme... Alors, l'ami ? Que me caches-tu ?

— Elles sont parties avec les autres pour prier, dans les souterrains.

— Dans les souterrains ? Pourquoi faire ? Il n'y a donc pas d'église dans ton village ?

— Nous, on prie le vrai Dieu. Pas le Diable...

— Ah, je vois... Vous êtes des hérétiques.

— Hé, pas moi... Moi, je vais pas dans les souterrains. J'y vais jamais.

— Mais tu laisses ta femme et ta fille y aller toutes seules, sans protection.

— Tu peux pas savoir... Si les chiens nous attrapent, les supplices qui nous attendent sont pires que l'Enfer.

J'aurais pu me dire que toutes ces histoires d'hérésies ne me regardaient pas. Chacun pouvait bien prier qui il voulait, après tout ; cela n'était pas mon problème et ne l'avait jamais été. Mais je me souvins que je n'étais pas dans MON moyen-âge, mais dans celui d'une autre dimension. Et que la nature des hérésies pouvait être très différente de celles sur lesquelles j'avais pu me documenter.

— Qu'est-ce qu'ils leur font, aux hérétiques ?

— Ils les emmènent au château, et ils les font avouer avant de les brûler vifs.

— Et pourquoi ils vous traitent d'hérétiques ?

— J'ai dit que j'en étais pas un.

— Tu m'as dit que tu n'allais pas à l'église.

— C'est moins grave, ça. Ils s'en fichent que j'y aille pas... Mais moi, je vais pas prier dans les souterrains avec les rebelles.

Les rebelles... On y arrivait ! Ilsa m'avait dit combien elle détestait les rebellions. Et si elle m'avait envoyé ici, c'était pour que je voie comment elle s'y prenait pour les anéantir, pour bien me persuader que « quel que soit le lieu, quelle que soit l'époque, toute résistance était inutile » ; c'étaient ses propres mots. Mais je comprenais mal cependant en quoi prier autrement que de la façon dont l'exigeait la Sainte Église Catholique pouvait lui nuire en quoi que ce soit.

— Je voudrais visiter l'église. Emmène-moi, s'il te plaît.

— Tu es fou ! Il est pas question que je mette les pieds là-dedans !

— Allons, ne me dis pas que tu as peur de quelques statues...

— Tu viens vraiment de loin, toi alors, si tu sais même pas ce qui se trouve dans les églises aujourd'hui.

— Et si tu me racontais tout ça, l'ami ?

— C'est une longue histoire, ça aussi... Écoute, tout a commencé lorsque le duc de Saint-Jean s'est marié. Il était bon, le duc, et tout le monde vivait en paix. Mais il a disparu... Et c'est sa femme qui l'a remplacé. Et depuis, ici, c'est l'enfer.

— C'est à dire ?

— Sa femme a commencé par déclarer la guerre à tous les seigneurs qui se trouvaient à nos frontières. Comme notre armée était puissante, elle a annexé tous les domaines et elle est devenue puissante à un point que même le jeune roi Baran tremble devant elle. Et puis elle a déclaré qu'elle était la fille d'un dieu antique et qu'elle était venue sur terre pour y régner.

— Et vous avez cru à ces sornettes ?

— Ben non... Enfin, pas au début. Mais figure-toi que c'est sans doute vrai : ça fait plus de vingt ans qu'elle règne ici, et ELLE NE VIEILLIT PAS.

— Ilsa...

— Oui... C'est elle. Elle a soumis tous les ordres religieux, et elle a exigé qu'on l'adore comme une déesse. On l'appelle « La chienne », parce qu'elle a fait des Dominicains ses serviteurs les plus dévoués. Et elle a réduit toutes les populations de son royaume en esclavage.

— Hum... Parle-moi des rebelles.

— Ben, y'a pas grand-chose à dire. Ici, à Saint-Jean, on n'accepte pas de vivre comme ça, parce que ça n'a pas de sens. Alors certains ont décidé de préparer une révolte afin de chasser la chienne de nos terres. Mais moi, j'dis que c'est peine perdue, et que c'est bien trop dangereux.

— C'est dangereux, tu as raison. Mais ce n'est pas perdu... Je voudrais rencontrer le chef des rebelles.

— Pour ça, il aurait fallu que tu ailles avec eux, dans les souterrains. Ils ont décidé de l'élire ce soir.

— Emmène-moi là-bas.

— Pas question !

— Emmène-moi, je te dis... J'en sais plus sur Ilsa que n'importe lequel d'entre vous ici. Je peux vous aider.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu viens de me dire que tu n'étais même pas d'ici.

— Je ne suis pas d'ici, c'est entendu. Mais Ilsa est une vieille ennemie, et je la connais bien. Je sais à quel point elle est dangereuse et cruelle. Si vous voulez la vaincre, vous aurez besoin de moi.

— Qu'est-ce qui m'dit que j'peux avoir confiance en toi ?

— Si j'étais ton ennemi, je te répète qu'il y a des moyens bien plus simples de régler le problème. Je serais venu avec les chiens pour raser ton village. Je t'en conjure, aie confiance en moi.

— C'est bon, étranger... Allons-y.

— Mais d'abord, je voudrais que tu m'emmènes à l'église.

En apparence, l'église de Saint-Jean n'avait rien de vraiment particulier. Il s'agissait d'une construction romane assez jolie et parfaitement entretenue. Ce n'est qu'une fois entré à l'intérieur que je compris à quel point l'univers dans lequel je me trouvais était divergent du monde que je connaissais.

Les vitraux tout d'abord ; ils ne représentaient qu'une seule incarnation d'un pouvoir tout-puissant. Celui d'Ilsa. Elle y apparaissait le plus souvent totalement nue, et terrassant les différentes représentations de la religion qu'elle avait remplacée. Sur l'un d'eux, elle éventrait le pape de Rome avec une épée. Le réalisme de la scène était surprenant. On y voyait les viscères du pauvre homme se répandre sur le sol tandis qu'un nuage de chauves-souris lui dévorait les yeux. Sur un autre, on la voyait prendre la Vierge Marie à l'aide d'un gigantesque gode-ceinture. Sur un troisième, elle était assise sur un trône de lumière, tenant en laisse un Jésus qui lui léchait les pieds.

— Comment supportez-vous tous ces blasphèmes ? murmurai-je à mon compagnon.

— Ce qui est devenu blasphématoire ici, c'est de refuser de prier à genoux devant ça !

Il me désigna sur l'autel une statue d'Ilsa assise et trônant comme une reine, entièrement recouverte d'or.

— Et les Dominicains acceptent tout cela ?

— Ils arrêtent tous ceux qui protestent contre ces horreurs. Et tu n'as pas tout vu ; regarde... Là, sur les murs, ce sont les chaînes auxquelles on attache les hérétiques durant les cérémonies avant de les sacrifier. Et là, le lieu des sacrifices...

— Ils ne les brûlent pas ?

— Après... Mais avant, ils passent un à un sur l'autel et ils sont torturés jusqu'à ce qu'ils demandent pardon pour avoir offensé la chienne.

— Et ça arrive souvent ?

— Une fois par mois, environ. Mais même lorsque tout le monde se tient tranquille, les Inquisiteurs trouvent quand même un prétexte pour arrêter quelqu'un.

À ce moment, quelqu'un entra en courant dans l'église dans un fracas épouvantable. Nous nous retournâmes et vîmes arriver un jeune homme d'une vingtaine d'années, au regard apeuré. Il s'adressa en tremblant à mon compagnon.

— Gautier, Gautier... Ils arrivent !

— Qui ça ?

— Les chiens... Ils sont à mes trousses.

— Que s'est-il passé ?

— Quelqu'un nous a trahis dans les souterrains. À peine qu'on a commencé à se réunir autour de l'élu qu'ils nous sont tombés dessus, armés jusqu'aux dents.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Ils ont massacré à peu près la moitié d'entre nous et emmené les autres. Moi, j'ai réussi à fuir, mais ils me poursuivent.

— Et ma femme ? Et ma fille ?

— Ils les ont emmenées.

— Mon Dieu, non...

— Et c'est pas le pire, Gautier... Ta fille était l'élue. Et elle est entre leurs mains.

Un bruit de chevaux se fit entendre à l'extérieur de l'église. Il était temps d'agir, et vite...

— À genoux devant la statue de la chienne, et laissez-moi faire.

Mes deux compagnons obéirent tandis qu'entraient les Dominicains accompagnés d'hommes en armes.

— Que faites vous ici à cette heure, manants ?

— On prie, Monseigneur. On prie pour demander grâce à la Déesse de nous épargner malgré les infamies des autres villageois.

— Explique-toi, et vite !

— Oh, on sait bien que c'est interdit de sortir en pleine nuit... Mais ils ont décidé de se rebeller malgré qu'on leur a dit qu'on était pas d'accord, que c'était grande folie et que c'était grand blasphème. Alors on est venus ici pour supplier d'être épargnés, et montrer toute not' dévotion à la Déesse.

— Vous avez bien fait... Mais maintenant, rentrez chez vous. Les rebelles sont arrêtés, et tout va rentrer dans l'ordre.

— Oui, ils ont bien fait de venir m'implorer ! retentit soudain une voix que je connaissais, hélas, trop bien. Mais qu'ils ne rentrent pas chez eux : je tiens à les récompenser personnellement, et ils vont nous accompagner au château. Je tiens à les recevoir comme ils le méritent... N'est-ce pas, Monsieur Carter ?

Je me retournai et me trouvai alors face à la sculpturale déesse de ce monde de fous, la taille fine serrée dans un corset de cuir, la poitrine agressive dans une chemise blanche légèrement déboutonnée, les yeux perçants et triomphants, et un sourire d'une infinie cruauté lui déformant la bouche.

— Allez, emmenez-les. Je leur réserve un traitement spécial...

Épisode II

Nous fûmes laissés à la garde des Dominicains qui nous enfermèrent tous les trois dans une étroite cellule du château. Mes deux compagnons d'infortune ne cessaient de se lamenter, le premier imaginant inutilement les sévices qu'on risquait de lui infliger, le second pleurant sur le sort de sa femme et de sa fille. Pour ma part, même si mon inquiétude était grande, je tentais de rassembler mes esprits afin de trouver un moyen de nous sortir de là. Pleurnicher ne servait à rien désormais, il fallait faire preuve d'imagination. Soudain la porte s'ouvrit, et deux gardes entrèrent.

— Toi, l'étranger, suis-nous immédiatement.

Résister aurait été stupide. Ils étaient deux, ils étaient armés, et même à supposer que je puisse prendre l'avantage sur eux, qu'aurais-je pu faire une fois ces deux hommes mis hors d'état de nuire ? Je les suivis donc sans protester.

Ils me promenèrent un long moment dans un dédale de couloirs sombres éclairés par des torches, puis me firent entrer dans une petite cellule dans laquelle un moine se trouvait assis derrière un bureau.

— Entrez, étranger, et asseyez-vous. Vous n'avez rien à craindre si votre cœur est pur. Je suis le Père Bernardus, Grand Inquisiteur de Toulouse.

— Bernard Gui... Oui, je vous connais.

— Ah ? Tu me connais, étranger ?

— Oui. Je sais qui vous êtes. Et je dois bien avouer que cela me rassure un peu.

— Quoi ? Tu ne trembles pas devant l'Inquisition ?

— Je sais que vous rendez vos jugements avec une grande sévérité, mon Père. Mais je sais aussi la rigueur et l'honnêteté qui sont les vôtres.

— Hum... Flatteries que tout cela.

— Non, mon Père : j'ai lu également votre *Liber Sententiarum*.

— Quoi ? De quoi parlez-vous ?

— De vos onze *Sermones Generales*.

— Comment êtes-vous au courant de cela ? Je n'en ai écrit que deux, qui sont actuellement sous forme d'ébauche. Y aurait-il quelque sorcellerie là-dedans ?

— Hum... Cela dépend ce que vous appelez « sorcellerie », mon Père. De là où je viens, nous appelons cela « la science ». Et toujours là d'où je viens, vous avez écrit onze sermons.

— Tu sais à quel point tu es proche du bûcher, étranger ?

— Oui, mon Père. Mais je n'ai pas d'autre choix, vu les circonstances, que de jouer franc-jeu avec vous.

— Dis-m'en plus. Et tu as intérêt à être clair, et convainquant.

— Je sais, par exemple, que vous êtes en conflit avec la Déesse.

— Mon Dieu, non ! Pourquoi prétends-tu cela ?

— Parce qu'elle entend exercer sur moi une vengeance personnelle, et qu'en aucun cas elle n'a pu vous demander d'instruire une accusation à mon sujet.

— Tu te trompes, étranger.

— Bien sûr que non, mon Père. Je sais que vous instruisez à charge et à décharge, et cela avec une grande rigueur. Elle le sait aussi. Et elle sait que vous ne trouverez rien à me reprocher.

— Si. Tu es un hérétique, et tu ne crois pas à sa toute-puissance !

— Et dans le secret de votre âme, qui est restée chrétienne, vous espérez secrètement qu'elle ne l'est pas.

— Tu divagues...

— Ilsa ne vieillit pas parce qu'elle n'est pas humaine. Elle est une aberration de cette science qui, dans le monde d'où je viens,

est trop souvent mal employée. Mais vous êtes un érudit, Père Bernard. Et vous avez lu comme moi les philosophes grecs, dont certains – parmi lesquels Démocrite, je crois – ont émis l'hypothèse d'un monde entièrement constitué d'atomes, et de la possibilité qu'il existe une multitude d'univers divergents à celui dans lequel nous nous trouvons. Tous ces univers ayant été créés par Dieu, bien entendu...

— Poursuis, je t'écoute.

— Je viens de l'un de ces autres univers. Et je suis à la poursuite de « la chienne » afin de la chasser des mondes dans lesquels elle se plaît à faire régner la terreur.

— Cela suffit. J'en ai assez entendu. Gardes !

— Père Bernard, je vous en conjure... Ilsa est mortelle. Mais si vous persistez à la servir, vous ne deviendrez jamais ici le grand serviteur de Dieu que vous devriez être.

— Ramenez le prisonnier à sa cellule. Ses délires sont proprement insupportables !

⋆

Après plus de vingt-quatre heure sans manger ni boire, les gardes finirent par venir nous chercher à nouveau pour nous introduire dans une vaste salle toute tapissée de noir, dans laquelle se trouvaient de nombreux instruments de torture ainsi qu'un trône d'or orné de rubis.

Ilsa fit son entrée par la porte principale, entourée par huit soldats armés jusqu'aux dents. Elle avait revêtu pour l'occasion une splendide robe rouge transparente qui ne cachait presque rien de ses formes généreuses et parfaites. Elle était également chaussée de bottes à talons hauts, de la même couleur que sa robe. Elle prit bientôt place sur le trône qui lui était destiné. D'un ton impérieux, elle s'adressa à celui qui m'avait recueilli :

— Toi, tu es bien Gautier, le patron de cette échoppe pouilleuse qu'on appelle *Taverne des Deux Filous* ?

— Oui, Madame, c'est bien moi...

— On dit « Déesse » lorsqu'on s'adresse à moi. L'aurais-tu oublié ou cherches-tu à me manquer de respect ?

— Oh non, Déesse... Je me permettrais pas de vous offenser.

— Et pourtant, tu as partie liée avec la rébellion.

— Non, Déesse, je vous assure... Le soir où vous m'avez arrêté, j'étais dans votre église en train de vous prier.

— Menteur ! Tu fais partie des rebelles, comme ta femme et ta fille.

— Elles ne savent pas ce qu'elles font, Déesse. Elles se sont laissé entraîner par les autres.

— Sans doute. Mais elles m'ont offensée... et ta fille a été élue chef de la rébellion. Elles vont payer pour cela.

— Je vous en supplie, Déesse, ne leur faites pas de mal... Je ferai tout ce que vous voudrez...

— Bien, Gautier. Montre-moi comme tu m'es dévoué. Allons, à genoux ! Voilà... Et maintenant, montre-moi ta dévotion. Lèche-moi les bottes !

Le pauvre Gautier s'exécuta. Tandis qu'il lui léchait les bottes, Ilsa me regardait avec sur les lèvres son éternel sourire empli de cruauté.

— Tu vois, Carter, comme il est inutile de tenter de me résister. Ne sois pas jaloux : tu seras bientôt à la place de ce rat.

Elle lui lança un violent coup de pied.

— Cela suffit, misérable. Dis-moi, qu'es-tu prêt à faire afin d'éviter à ta fille d'être exécutée immédiatement ?

— Tout ce que vous voudrez, Déesse.

— Tout ce que je voudrai... Bien. Donnez-lui un poignard. Je veux que tu m'apportes le cœur de ton jeune compagnon.

Gautier blêmit. Il tenait le poignard dans sa main et regardait, affolé, le jeune homme qui nous avait rejoints dans l'église.

— Allons, vermine, ne me fais pas attendre plus longtemps, sinon c'est le cœur de ta fille que j'arracherai moi-même, et je te forcerai à le manger !

Gautier se précipita alors comme un fou sur son compagnon que maintenaient fermement deux soldats. Il lui enfonça brutalement le poignard dans la poitrine, mais du mauvais côté. Il dut recommencer plusieurs fois et fut bientôt couvert de sang, mais il ne réussit pas à arracher le cœur de la poitrine de sa victime. Ilsa le toisa d'un air de profond mépris.

— Tu es un incapable, Gautier ! Amenez-moi la rebelle, que je montre à cet imbécile comment on doit s'y prendre pour arracher un cœur.

— Nooon !

Le pauvre homme se précipita sur elle en levant son arme, mais il fut immédiatement maîtrisé par les soldats entourant la Déesse.

— Tu n'es qu'un pauvre imbécile ; et tu mourras pour ce que tu viens de faire. Mais je tiendrai ma promesse, cependant : je vais arracher le cœur de ta fille, et tu le mangeras de gré ou de force avant de mourir. Qu'on fasse entrer la rebelle !

Les portes s'ouvrirent, mais c'est le Père Bernard qui entra, suivi de plusieurs Dominicains et de quelques hommes en armes.

— Père Bernard ? Que me vaut l'honneur de votre visite ?

— Tout est fini, Madame. Il est temps que les choses reprennent leur juste place.

— Expliquez-vous.

— Votre règne est une imposture, une hérésie abominable. Vous n'êtes pas une Déesse ; vous ne l'avez jamais été. Vous répandez ici une malédiction dont sont victimes tous les habitants du royaume. Et je suis ici pour vous arrêter.

— Vous êtes complètement fou, Père Bernard. Vous êtes mon sujet, et vous me devez obéissance. Vous serez puni pour votre effronterie !

— Je suis d'abord le sujet du roi Baran. Et c'est sur son ordre que je viens vous arrêter.

— Ah-ah-ah... Pauvre imbécile ! Et comment donc allez-vous vous y prendre ?

— Je suis ici avec ses soldats.

— Gardes ! Tuez-moi ces chiens, immédiatement !

Les gardes de la chienne se précipitèrent sur les hommes amenés par le Père Bernard, et un combat terrible s'engagea, rendu cauchemardesque par l'effrayant décor de la pièce dans laquelle il avait lieu. Gautier, qui n'était pas armé, fut l'un des premiers à tomber, la gorge tranchée par un soldat. Pour ma part, je réussis à m'abriter du combat derrière un des piliers de la salle, et je pus voir les hommes du roi prendre assez rapidement le dessus sur les gardes d'Ilsa, trop peu nombreux pour cette bataille. Je vis également la chienne s'enfuir par une porte dérobée à l'arrière de la salle.

J'allais me précipiter à sa poursuite lorsque le Père Bernard m'attrapa par le bras.

— Pas si vite, Carter. Nous avons à parler.

— Mais... Ilsa vient de s'enfuir. Elle risque d'aller chercher du renfort.

— Impossible : nous avons mis la plupart de ses lieutenants aux arrêts avant d'entrer ici.

— Alors elle va fuir.

— Qu'importe... Nous la poursuivrons. Elle ne pourra pas aller bien loin.

— Alors...

— Alors il va falloir que vous répondiez encore à pas mal de questions.

— Avec plaisir, Père Bernard. Mais pour commencer, qu'est-ce qui a bien pu vous faire changer d'avis ?

— Vous aviez raison en grande partie. À propos de mes sermons... il fallait que je comprenne pourquoi et comment vous

pouviez être au courant de leur existence. Par contre, vous vous trompiez pour Démocrite : il a bien parlé des atomes, mais en aucun cas d'univers parallèles.

— Alors, vous avez encore des doutes ?

— Pas vraiment. Ces univers sont évoqués dans un livre de sorcellerie écrit par un Arabe qui avait perdu l'esprit, Abdul al-Hazred. J'en ai un exemplaire dans ma bibliothèque, mais nous en avons trouvé un également dans celle de la chienne ; et visiblement, il avait déjà beaucoup servi.

— Al-Hazred ? Vous parlez du... *Necronomicon* ?

— Vous connaissez ce livre également ?

— De là où je viens, ce livre est une invention littéraire imaginée par un écrivain américain.

— Américain ?

— Oui. Vous n'avez pas encore découvert ce continent, mon Père.

— Dites-m'en plus.

— De l'autre côté de l'océan Atlantique. Là où vous pensez que règnent les dragons.

— Chut... Taisez-vous, idiot ! Ces balivernes, nous les entretenons volontairement. Mais nous savons qu'il existe d'autres terres. Nous ne savons tout simplement pas encore comment nous y rendre ; mais en attendant, mieux vaut que ce secret soit bien gardé. Et c'est bien pour cela que j'ai besoin que vous restiez près de moi, Carter : vous allez me permettre de découvrir bien des choses que nous ignorons encore.

— Père Bernard, croyez moi, j'en ai fortement envie. Mais je connais la chienne et ses innombrables ressources. Il ne faut pas lui donner l'occasion de prendre sa revanche, ou alors le cauchemar que nous venons de vivre ne sera rien comparé aux prochains.

— Je vais envoyer des hommes à sa poursuite. Elle n'ira pas loin, je vous le promets.

— Laissez-moi aller avec eux.

— Oh, que non : vous m'êtes beaucoup plus précieux ici, Carter.

— Vous êtes sacrément têtu.

— Vous le savez bien...

— J'ai étudié toute votre histoire, en effet... Aaargh...

— Carter ? Que vous arrive-t-il ?

Je portai les mains à mon cou. Il me brûlait, et le collier venait de s'allumer. Ma tête se mit à tourner, et autour de moi tout devenait flou.

— Carter ? Vous allez bien, Carter ?

— Je vais... vous quitter... D'un monde à l'autre... je passe d'un... monde à l'autre...

— La science ?

— Ne laissez pas... la chienne... en vie... Père Ber...

Un grand trou noir s'ouvrit une nouvelle fois devant moi et je fus aspiré comme je l'avais été quelques jours plus tôt.

Mon voyage infernal recommençait.

Ilsa, la gardienne de l'Empire

Épisode I

Je repris connaissance sur le sol glacé d'un couloir. Une lumière vive émanant du plafond m'aveugla durant un long moment, et j'entendais comme un bruit sourd et continuel qui me faisait penser à celui d'une chaufferie. Devant moi, une porte coulissa et deux hommes armés de blasters de science-fiction apparurent. Ils me regardèrent, interloqués, et pointèrent leurs armes sur moi.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Oh, alors là, les gars, c'est une longue histoire, assez invraisemblable... répondis-je en me frottant les yeux.

— Vous allez nous suivre.

— Bien sûr... Mais dites-moi, je me trouve où actuellement ?

Ils échangèrent entre eux un sourire condescendant qui ne me plut pas.

— Un passager clandestin qui ne sait pas sur quel navire il est monté...

— Non, les gars, pas tout à fait.

— Alors quoi ?

— Comment vous dire... Une téléportation qui a mal tourné.

— Peu importe, vous expliquerez tout ça au commandant. Allez, suivez-nous !

Je les suivis dans différents couloirs alors que des milliers de questions me titillaient l'esprit.

— Dites, les gars, on n'est pas à bord d'un bateau, là...

Ils échangèrent à nouveau ce regard insupportable de ceux qui savent et prennent les autres pour des crétins. Nous finîmes par

entrer dans une salle plus vaste que les autres, et je n'en crus pas mes yeux. Cette histoire commençait décidément très fort ! Elle était là, devant moi, magnifique et craquante, avec son inimitable coiffure en forme d'écouteurs qui lui cachait les oreilles.

— Oh non... Putain...

— Que dites vous ? demanda-t-elle.

— Bonjour, Princesse Leïa. Heureux de vous rencontrer. Pour de vrai.

Elle ouvrit alors de grands yeux étonnés.

— Nous nous connaissons ?

— Oh, moi je vous connais très bien. Je m'appelle Carter, et je voyage à travers les différentes dimensions. Je connais vos aventures, mais j'ai bien peur que certaines petites choses aient changé entre l'histoire que je connais et celle dans laquelle nous sommes.

— Expliquez-vous.

— Eh bien...

À ce moment-là, une énorme secousse fit basculer le vaisseau et toutes les alarmes se déclenchèrent.

— Commandant, nous sommes attaqués !

— Branchez les boucliers et allumez l'écran de contrôle.

Sur l'écran, nous vîmes apparaître un gigantesque vaisseau impérial. J'avais beau savoir dans les grandes lignes ce qui allait arriver, je ne pus m'empêcher d'avoir peur.

— Princesse, votre vaisseau ne tiendra pas bien longtemps ; Vador va s'en emparer.

— Vador ? Qui est Vador ?

— Celui qui commande les forces de l'armée impériale.

— Vous vous trompez, Monsieur. L'armée impériale est commandée par Ilsa, la Gardienne de l'Empire.

— Mon Dieu, non... Quoique j'aurais dû m'en douter.

— Et il n'est pas question que je tombe entre ses mains. Nous nous battrons donc jusqu'à la mort.

— Attendez... Obi-Wan Kenobi, ça vous dit quelque chose ? Il existe bien dans cet univers ?

Elle me regarda intensément.

— Vous le connaissez ? — Autant que je vous connais. Et je sais qu'il se trouve sur Tatooine. Permettez-moi de partir là-bas, et je reviendrai avec lui.

— Pour y faire quoi ? Nous sommes perdus !

— Non, Princesse, mais vous devez me faire confiance... et tout faire pour rester en vie, quoi qu'on vous fasse subir.

Le vaisseau fut à nouveau fortement secoué. Une voix sonna l'alerte dans les haut-parleurs.

— Commandant, les soldats de l'Empire viennent de pénétrer dans le vaisseau ; nous ne tiendrons plus longtemps.

— Bien, Carter. Vous savez piloter un vaisseau spatial ?

— Euh, non, désolé... Je vais avoir besoin de R2.

— Bon, alors essayons. R2, accompagne Monsieur Carter sur Tatooine et fais tout ce qu'il te dit.

— Bzz tuiiit bzz giiig.

— Monsieur Carter... Je ferai tout ce que je pourrai, mais les pouvoirs de la Gardienne sont terrifiants. Ne m'abandonnez pas, s'il vous plaît.

— Comptez sur moi, Princesse Leïa.

Nous allions sortir de la pièce lorsque la porte blindée protégeant la salle de commandement vola en éclats. Je me cachai avec mon nouveau compagnon derrière une table de contrôle. Des tirs de laser fusèrent dans tous les sens, et je fis le mort afin de ne pas attirer l'attention de quiconque. De mon poste d'observation, je pus voir entrer Ilsa, accompagnée de soldats de l'Empire. Elle était vraiment diaboliquement belle dans son justaucorps de cuir noir qui lui serrait la taille et mettait en valeur ses formes plantureuses. Elle avança, dominatrice, vers Leïa.

— Bonjour, Princesse. Je suis... très heureuse de vous rencontrer.

— Le plaisir n'est pas partagé.

— Nous en partagerons bientôt beaucoup d'autres, je vous le promets. Mais pour commencer, vous allez devoir répondre à ma question : où est Carter ?

— J'ignore de qui vous parlez.

Ilsa lui envoya une gifle magistrale, et je vis la princesse serrer les dents pour ne pas crier.

— J'ai dit : où est Carter ? Pas la peine de résister, j'ai des moyens innombrables pour obtenir cette information. Mais certains d'entre eux pourraient vous paraître très... désagréables.

— Regardez, Gardienne !

À cet instant, un vaisseau – sans doute piloté par des hommes qui tentaient de fuir – apparut sur l'écran de contrôle.

— Ah, ce chien essaie déjà de m'échapper. Qu'on le poursuive, et qu'on me le ramène vivant ! Je veux qu'il assiste à mon triomphe... et aux supplices que je vous réserve, Princesse Leïa.

— Je n'ai pas peur de vous.

— Tant mieux : je pourrai ainsi m'amuser plus longtemps. Mais je vous promets que vous me supplierez avant de devenir mon esclave et d'être vendue comme putain dans le pire des bordels de la galaxie. Allez, qu'on l'emmène !

Toujours en faisant le mort, j'attendis que tout le monde soit sorti, puis je demandai à R2 de me conduire à l'un des vaisseaux de secours du navire. C'était la première fois que je montais dans un tel appareil, et franchement, je fus heureux d'avoir le petit robot à ma disposition. J'étais tellement pris dans l'action que je ne me rendis pas compte à quel point tout cela était excitant.

— Allez, camarade, en route pour Tatooine.

— Bzz tuiiit grrr gling.

— Si tu veux, mon vieux ; mais sans décodeur, je crois que je vais avoir du mal à piger ce que tu dis.

— Bzzz drrrr krak bzzz.

— OK, OK... Allez, vieux frère, on décolle.

⋆

Tatooine... Dans les films, tout paraît simple : les vaisseaux atterrissent directement aux bons endroits aux bons moments prévus par les scénarios. Sauf que là, tout était différent. Il nous fallut survoler la planète pendant des heures entières pour repérer la ferme des Skywalker. Nous finîmes cependant par atterrir et nous vîmes un jeune homme s'approcher de nous, le regard souriant. J'avais beau m'y attendre, ça me fit un sacré choc. Luke Skywalker en personne ! Et une question commençait à me tarauder sérieusement : si Vador n'existait pas, comment Luke et Leïa pouvaient-ils être en vie ?

— Luke Skywalker ?

— Euh... oui. Qui êtes-vous, Monsieur ?

— Aucune importance. Je m'appelle Carter, et j'ai besoin de vous.

— Pourquoi ?

— Ta sœur a des problèmes, petit.

— Ma sœur ? De quoi parlez-vous ?

— Oh, désolé... Je crois que je vais trop vite. Connais-tu un dénommé Obi-Wan Kenobi ?

— Vous parlez du vieux Ben ?

— Oui, c'est ça, le vieux Ben...

— Eh bien oui, je le connais. Il habite là-bas derrière la montagne.

— Pourrais-tu nous conduire à lui, s'il te plaît ?

— C'est que... j'ai encore pas mal de travail à faire ici, et...

— Luke, je n'ai pas le temps de t'expliquer, et le vieux Ben fera ça mieux que moi ; mais c'est très important.

— Ce qui est important, c'est que je termine mon travail ici, Monsieur.

— Écoute, je sais que depuis toujours tu rêves de quitter cet endroit. Eh bien, le moment est venu. Mais il nous faut faire vite, très vite : question de vie ou de mort !

Luke me regardait sans vraiment comprendre ce que je disais, mais je savais qu'il ne demandait qu'à partir à l'aventure. Il finit par accepter, bien entendu.

Trouver Kenobi ne fut pas non plus une mince affaire, d'autant plus que nous nous rendîmes là-bas en scooter des sables et que je n'avais jamais conduit ces machins-là. Je tombai à plusieurs reprises, ce qui fit rire aux éclats à mes dépens le jeune Skywalker. Alors qu'après une énième chute je tentais, énervé, de faire repartir la bécane, j'entendis R2 qui s'affolait :

— Bzzz bzzz gling drrrr !

— C'est ça, moque-toi de moi, espèce de boîte de conserve...

— Bzzz bzzz gling drrr !

— Regardez, Carter : des problèmes en perspective.

Je me retournai et vis arriver à notre rencontre d'étranges créatures enveloppées dans des manteaux inquiétants.

— Oh non...

— Des hommes des sables, Carter. Vous êtes armé ?

J'avais bien emporté un blaster en quittant le vaisseau de Leïa, mais j'ignorais complètement comment fonctionnaient ces engins.

— Tu sais t'en servir, Luke ?

— Ouah ! Vous avez un blaster 225 L ? Vous avez trouvé ça où ? On dit que c'est l'arme préférée des rebelles.

— Ben, sûrement que ça l'est ; seulement, je suis encore un peu novice en rébellion. Tu sais t'en servir ?

— Je peux ?

— Un peu, mon neveu !

— Vous avez des expressions bizarres, Monsieur Carter ; vous venez de quelle planète ?

À ce moment, je compris tout le drame et toute la détresse des immigrés de tous les univers entiers. Quoi qu'on fasse, lorsqu'on est « l'étranger », il faut toujours qu'un rigolo – même armé de meilleures intentions – demande d'où l'on vient. Ce qui nous rappelle à chaque instant que nous ne sommes pas à notre place dans

le grand Cosmos. Je me mis à penser à mon vieux prof de philo qui nous enseignait la philosophie grecque et le voyage d'Ulysse, dont toute la trame était justement celle-ci : comment trouver sa juste place pour vivre en harmonie.

Une déflagration me sortit de ma douce rêverie : Luke venait de tirer, et un homme des sables venait de griller sur place. Les autres prirent la fuite.

— Joli tir, jeune Skywalker ! lança une voix derrière nous.

Nous nous retournâmes, et j'eus un nouveau choc émotionnel : Obi-Wan Kenobi venait à notre rencontre.

⋆

C'est bien à l'abri dans la grotte de Kenobi, en mangeant une viande rôtie dont je préférais ignorer l'origine, que je pus expliquer à mes deux héros le pourquoi et le comment de ma présence parmi eux.

— Hum, il n'y a pas de temps à perdre, alors ! dit Obi-Wan. Il faut que nous trouvions un moyen de délivrer rapidement la princesse Leïa.

— Mais, Carter, pourquoi avez-vous dit qu'elle est ma sœur ?

— Parce que c'est la vérité, jeune Luke. Vous n'êtes pas fermier : c'est moi qui vous ai confié à votre famille d'adoption un peu après votre naissance.

— Justement, repris-je, il y a une chose qui m'échappe : si Dark Vador n'existe pas, de qui Luke et Leïa sont-ils les enfants ?

— Dark Vador existe, Carter. Du moins, il existait... Et puis Ilsa est apparue, et Vador a disparu.

— Assassiné ?

— Disparu... Je n'en sais pas plus.

— Il va nous falloir un autre engin que celui sur lequel vous êtes arrivés ici, dit Luke. Celui-là est désormais trop facilement reconnaissable.

— Nous allons nous rendre dans l'échoppe des contrebandiers et nous ferons notre marché là-bas, répondit Obi-Wan.

On pourrait penser que connaître l'histoire à l'avance permet de gagner du temps. En entrant dans l'échoppe, je cherchai naturellement Han Solo du regard. Mais les univers divergents, hélas, diffèrent par quelques petits détails. Et dans celui-ci, Han Solo ne semblait pas être né. Obi-Wan nous conduisit à la table d'un homme seul, à l'air renfrogné, qui regardait dans le vague et que tout semblait agacer, y compris notre arrivée.

— Bonjour, Joaquim ; j'ai besoin que tu me rendes un service.

— Pas possible aujourd'hui, c'est mon jour de repos.

— Je paye bien...

— Alors c'est pas un service, c'est une location. Et je suis en repos. Repassez demain.

— Je te présente Luke Skywalker.

— Je le connais. Je l'ai vu bricoler des robots ; il est doué...

— Et Monsieur Carter. Il est... écrivain.

— J'aime pas les intellos ; ils ne servent à rien, ici.

— Euh... bonjour quand même.

— Bon, Kenobi, visiblement je ne vais pas pouvoir me dépêtrer de ta présence avant de t'avoir écouté. Alors vas-y, accouche.

— J'ai besoin d'un vaisseau spatial ultra-performant. Tu as ça en stock ?

— Non. Rien à vendre en ce moment. Les temps sont durs... Désolé.

— Tant pis, répondit Obi-Wan en se levant. Nous combattrons l'Empire autrement. Désolé de t'avoir dérangé.

Nous étions presque sortis lorsque Joaquim nous rejoignit et marmonna :

— Tu parlais de t'en prendre à l'Empire ?

— Façon de parler...

— J'aime pas l'Empire. C'est à cause de ces bureaucrates que les affaires vont mal.

— Mais tu n'as pas de vaisseau à nous vendre, reprit Obi-Wan dans un sourire.

— À vendre, non... mais j'en ai un perso. Un vieux truc que j'ai bricolé moi-même. Si vous voulez voyager là-dedans, c'est à la seule condition que je le pilote. J'ai pas envie que vous l'esquintiez. Suivez-moi...

Il nous emmena devant un hangar qui tombait en ruines. Luke me lança un regard peu engageant, l'air de dire « Je n'ai pas confiance en ce type... » Nous entrâmes, et je ne pus retenir une exclamation.

— Oh merde !

— Hé, ça va, l'intello. Il a peut-être pas l'air comme ça, mais c'est le meilleur engin de la galaxie.

— Ça, Joaquim, je n'en doute pas.

Han Solo n'existait pas dans cet univers divergent, mais le Faucon Millénium était bel et bien devant nous. Et ça, ça valait bien une explosion de joie. Je sautai au cou du vieux bougon et l'embrassai sur la joue.

— Hé, mais il est malade, votre gugusse.

— Je crois qu'il sait quelque chose que nous ignorons.... répondit Obi-Wan.

— Ça, les gars, répondis-je, c'est la plus grande merveille de la galaxie !

— Ouais... Ben, si tu essaies encore de m'embrasser, moi je te pète les dents. Compris ?

Épisode II

D'après nos informateurs, Ilsa avait établi son quartier général sur la planète Servacos. Cette planète abritait des mines d'andris et de carsunum, deux des épices les plus convoitées de la galaxie. Planète à l'environnement désertique et hostile, on s'y rendait rarement pour son plaisir. C'était là que l'Empire envoyait travailler jusqu'à leur mort les prisonniers politiques dont il souhaitait se débarrasser. Et qui donc était plus qualifié qu'Ilsa pour régner impitoyablement sur ce monde affreux ?

Joaquim avait posé le Faucon Millénium à quelques lieues de la Forteresse Noire dans laquelle Leïa était retenue prisonnière. Obi-Wan nous remit à tous un équipement spécial composé, outre du blaster, d'un masque à oxygène protégeant les yeux et la bouche. L'atmosphère de Servacos était en effet remplie de particules d'épices qui rendaient euphoriques jusqu'à la folie ceux qui y restaient trop longtemps exposés. Il fut entendu que nous partirions à trois et que Joaquim garderait l'appareil.

Entrer dans la Forteresse ne fut pas très difficile. Elle avait été construite à partir des ruines d'un vieux château qui possédait un dédale de souterrains que les Jedi avaient utilisé durant des siècles. Obi-Wan en avait consulté les plans, et nous ne tardâmes pas à nous trouver à l'intérieur.

Toute personne ayant regardé la saga Star Wars *made by Lucas* (je passe volontairement sur la daube d'une absolue nullité qu'a produite Disney, appelée *Le réveil de la Force* et qui ne réveille même pas le spectateur) sait avec quelle facilité on peut venir

à bout des soldats de l'Empire qui gardent un bâtiment : ils ne voient rien, n'entendent rien, et même lorsque l'on tombe face à face avec eux, leur capacité à réagir est telle qu'il est possible de les neutraliser avant qu'ils n'aient eu la possibilité d'articuler le moindre son. En cela, cet univers divergent ne divergeait pas de celui que je connaissais. Nous n'eûmes donc aucun mal à trouver la pièce dans laquelle la princesse Leïa était retenue prisonnière. Elle était allongée, sans connaissance et totalement nue sur une table d'écartèlement, et la totalité de son corps splendide était couvert de zébrures indiquant qu'elle avait reçu d'innombrables coups de fouet. Obi-Wan s'avança et tenta de la réveiller en lui parlant tout doucement.

— Princesse Leïa... Princesse Leïa... Réveillez-vous... Nous sommes venus vous délivrer...

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Obi-Wan Kenobi. Vous avez entendu parler de moi, je crois...

— Qu'est-ce qui me prouve que vous dites la vérité ? Qu'il ne s'agit pas encore d'un tour de cette abomination destiné à me faire parler ?

— Hum... Vous avez envoyé Carter pour me chercher.

— Je ne sais pas qui est... Carter.

— Je suis là, Princesse... J'ai trouvé Obi-Wan comme je vous l'avais promis. Allons, dépêchons-nous, nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Vous n'en avez plus du tout ! Ah-ah-ah...

Ilsa venait de faire son apparition, accompagnée d'une dizaine de soldats impériaux.

— Oooh, mais je suis honorée... Recevoir la visite du jeune Luke Skywalker et du dernier Jedi vivant de la galaxie, voilà un événement qui me remplit de joie. Et tout cela grâce à vous, Monsieur Carter. Je vous en remercie... profondément.

— Tu devrais plutôt trembler, démon !

— Allons, Carter... Un peu de respect, s'il te plaît. Messieurs, je suis tellement heureuse que vous preniez si à cœur les affaires de l'Empire... L'extraction de l'andris, voyez vous, est une chose difficile. Et savoir que vous venez volontairement afin de travailler dans nos mines me comble de plaisir. Mais avant, je voudrais vous offrir un petit spectacle...

Elle appuya sur une télécommande, et la table d'écartèlement se mit en marche. Leïa poussa un atroce cri de douleur. Luke dégaina immédiatement son blaster, et une chose proprement incroyable eut alors lieu : il fut désintégré par le laser d'un garde qui lui avait tiré dans le dos.

— Derrière moi, Carter ! hurla Kenobi en sortant son sabre laser.

Les gardes firent feu tous ensemble sur lui, mais il ne put que renvoyer quelques-uns des tirs. Les autres lui firent subir le même sort qu'à ce pauvre Luke.

— Quel dommage... Voilà de la main-d'œuvre gâchée alors que nous en avons tant besoin.

— Aaaah !

Je me retournai alors pour voir la princesse dont les membres venaient d'être arrachés de son corps. Un flot de sang commença à inonder le sol de la pièce où nous nous trouvions. Poussant un hurlement de désespoir, je bousculai les deux gardes qui se trouvaient devant moi et m'enfuis dans les couloirs en entendant l'infâme Ilsa crier :

— Rattrapez-le ! Mais ne le tuez pas : je le veux vivant !

Savoir que cette chienne me voulait vivant me donnait un avantage infini sur mes poursuivants : impossible pour eux de tirer. Mais ce n'était pas le cas pour moi... Je réussis à en abattre quelques-uns dans ma fuite éperdue jusqu'aux souterrains dont je parvins à bloquer l'accès. Courant comme un dératé, je finis par arriver jusqu'au Faucon Millénium en hurlant :

— Joaquim ! Vite, on met les bouts ! Tout a foiré !

— Ah-ah-ah... Je m'en doutais : z'êtes vraiment une bande de branquignoles !

— Qu'est-ce qui te prend ? Ils sont tous morts ; ça te fait marrer ?

— Ah-ah-ah... Non, mais j'ai retiré mon masque pendant cinq minutes pour réparer un des réacteurs... Et depuis, je suis pété de rire malgré moi.

— Putain, c'est pas vrai... Tout diverge d'avec ce que je connaissais, ici.

— Et dix verges, c'est énorme ! Ouah-ah-ah...

— Encore un jeu de mots pourri comme ça, et c'est moi qui te pète les dents, Joaquim ! Allez, on jarte !

— Hi-hi-hi... C'est parti, mon kiki !

Nous décollâmes assez rapidement, mais pas assez cependant pour ne pas être repérés par les chasseurs spatiaux de la Gardienne.

— Installe-toi aux canons, Carter, et amuse-les un moment... Je prépare les coordonnées afin de passer à la vitesse de la lumière.

— Fais vite, mec... Je ne sais pas tirer avec ces machins-là.

— C'est bien ce que je dis depuis toujours : les intellos, ça sert à rien ! Attention, on y est presque... « Banzaï ! » comme disent les Sioux dans les films de cape et d'épée !

Et c'est sur cette blague vaseuse du pilote que nous larguâmes nos poursuivants. Je venais cependant de découvrir une chose qui me faisait froid dans le dos : dans les mondes parallèles, le destin de chacun était très différent de celui que nous pouvions connaître : ce qui venait de se passer en était l'illustration parfaite. Ici, Ilsa régnait en Maîtresse. Que faire pour renverser la situation ?

— Et voilà, l'intello, nous avons semé les chasseurs, dit Joaquim alors que le Faucon Millénium reprenait un rythme de croisière normal.

— Ben non...

— Hein ?

— Regarde par toi-même...

— Putain, ils ont réussi à nous suivre ! Mais comment ont-ils fait ?

— Je ne sais pas, mais il va falloir que tu nous montres tes talents de pilote... Parce que là, ça craint quand même un maximum !

— Putain, l'intello, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— Quoi encore ?

— Là, devant nous...

Une masse sombre qui avait toute les caractéristiques d'un trou noir nous faisait face.

— Je ne contrôle plus le vaisseau, l'intello. Nous sommes perdus !

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— À cause des vapeurs de l'épice ; j'ai dû merder quand j'ai entré les coordonnées...

— Ce qui veut dire ?

— Ben, j'en sais rien... Soit on va finir broyés, soit on va déboucher je ne sais pas où. Tu crois en Dieu ?

— Non.

— Ben, c'est con, parce qu'à part prier, y a plus rien à faire.

Nous fûmes bientôt aspirés par le trou noir, tout comme les chasseurs qui nous poursuivaient. Cela dura de longues, très longues minutes, puis nous fûmes comme projetés dans une partie de l'espace que Joaquim ne connaissait pas. Il commença à vérifier le fonctionnement du Faucon et tenta de se repérer.

— Bon, la bonne nouvelle, c'est que les chasseurs n'ont plus l'air d'être à nos trousses. La seconde bonne nouvelle, c'est que mon vaisseau est intact. Par contre, je ne sais pas où on est.

Nous errâmes quelques heures, croisant un tas de planètes inconnues et inhospitalières, jusqu'à apercevoir une petite planète bleue dont l'atmosphère semblait respirable.

— On va pouvoir atterrir et faire le plein, l'intello. Regarde...

— Putain... J'en crois pas mes yeux !

— Quoi ?

— La Terre ! C'est de là que je viens.

— Qui règne là-bas ?

— La finance internationale et la connerie. Mais ne t'inquiète pas pour ça. Essaie de trouver un endroit discret pour atterrir.

Nous nous posâmes au milieu d'une vaste forêt, dans une petite clairière qui semblait tranquille et sereine. En descendant du vaisseau, je tombai à genoux et embrassai la terre.

— Tu fais quoi, l'intello ?

— Si tu savais comme c'est bon de se retrouver chez soi, l'ami...

— Ouais... Ben, relève-toi et arrête de faire le con. Regarde ce qui vient d'arriver.

Une sorte de bûcheron venait de faire son apparition, l'air pas vraiment aimable, une barbe courte, des cheveux qui n'avaient pas vu un peigne depuis des mois, un embonpoint évident que cachait mal une chemise à carreaux rouges et noirs.

— Qu'est-ce que vous foutez ici, bordel !

— Ce serait trop long à vous expliquer, Monsieur, mais nous avons besoin d'un abri pour la nuit. Est-il possible...

— Ben ouais, je peux pas faire autrement...

— Je vous présente mon compagnon, Joaquim, et moi je m'appelle...

— Carter, je sais, je sais...

— Pardon ?

— Ah oui, je me présente : je m'appelle Brodsky.

Il était bien étrange, ce Brodsky. Pas vraiment hostile, mais j'avais la sensation qu'il nous regardait comme deux bêtes curieuses et qu'il était à la fois heureux et passablement ennuyé de nous voir. Il nous accueillit chez lui, dans ce qui semblait être une petite cabane et nous versa à boire.

— Comment ça s'appelle, ce picrate ? demanda Joaquim.

— Du porto.

— Hum... C'est vachement bon.

— Tu m'étonnes... répondit Brodsky en souriant. Bon, les gars... je sais bien que ça va vous surprendre, mais c'est pas la peine de

me raconter votre histoire. Je suis au courant de tout. Du moins jusqu'à votre fuite de Servacos. Mais après... Qu'est-ce qui vous est arrivé, bordel ?

— C'est ma faute, Simon... Je suis désolée.

Une superbe créature venait d'entrer dans la pièce. Elle nous regarda, apeurée, et se précipita dans les bras de notre hôte.

— Qu'est-ce que tu racontes, Lilas ?

— Eh bien, pendant que tu étais parti chasser, j'ai voulu te faire une surprise et j'ai écrit quelques lignes supplémentaires. Je ne pensais pas que cela aurait une quelconque incidence...

— Oh non... Ma puce, je t'ai pourtant expliqué mille fois que nous donnons vie aux choses que nous écrivons. Chaque mot, chaque situation doivent être choisis avec soin, au risque de créer des univers qui ne cesseront ensuite de s'entrecroiser jusqu'à ce que plus personne n'y comprenne plus rien.

— Je suis vraiment confuse, mon chéri...

— Euh... ce n'est pas pour vous ennuyer, intervins-je ; mais là, je suis paumé.

— Et pourtant, c'est un intello haut de gamme ! reprit Joaquim qui venait de se servir un troisième porto.

— Bon, les gars, je vais vous expliquer... déclara Brodsky en s'installant derrière son ordinateur portable.

— PERSONNE NE BOUGE !

Les soldats de l'Empire venaient de faire irruption dans la pièce. Brodsky ne s'affola pas, et continua son explication tout en tapant furieusement sur les touches de son clavier.

— Les guignols en armure que vous avez devant vous sont des créations de mon esprit auxquelles je donne vie en écrivant mes histoires. Je vais donc immédiatement écrire qu'ils disparaissent, et... Voilà le travail.

Les soldats, en effet venaient tous de disparaître un à un.

— Mais alors, Monsieur Brodsky... Vous voulez dire que, moi aussi, je suis un personnage inventé par vous et dont vous racontez

l'histoire ? Et que toutes les saloperies qui me sont arrivées ces derniers temps le sont par votre seule volonté ?

— Carter... je suis ton père. Et quoi que tu en penses, c'est grâce à moi que tu es vivant.

— Putain de fumier de merde ! Je vais te péter la gueule !

Je me levais pour réduire cet enfoiré en poussière lorsque soudain mon collier s'alluma de nouveau.

— Oh non...

— Oh si...

Nausées, vertiges, apparitions du trou noir... Tout allait donc recommencer à nouveau ?

À la poursuite d'Ilsa *(par Sergueï Lioubov)*

Je me levais pour réduire cet enfoiré en poussière lorsque soudain mon collier s'alluma de nouveau. Nausées, vertiges, apparition du trou noir... Tout allait donc recommencer à nouveau ?

« Putain, ce mal de tête... Mais qu'est-ce que je fous ici ? » Je venais tout juste de retrouver la Terre – notre bonne vieille planète – à une époque indéterminée ; j'avais rencontré Brodsky, un barjot d'écrivain qui prétendait être mon père, tout ça parce qu'il m'aurait inventé, et que tout ce qu'il m'arrive, il l'écrit. Quel con... Il se prend pour Dieu, celui-là ! Moi, je sens bien que je suis vivant et que j'existe réellement ; d'ailleurs, ce mal de tronche et le collier autour de mon cou sont bien là pour me le rappeler ! Et qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ?

Quand j'ouvre les yeux, mon mal de crâne augmente encore plus à cause de toute cette lumière qui m'assaille : le ciel uniformément bleu laisse darder les rayons solaires sur des bâtiments blancs, et les rues sont bordées de palmiers : apparemment, je suis dans une région tropicale. Le boucan que j'entends n'est pas une illusion : à l'angle d'une rue apparaît une petite troupe de personnages masqués et revêtus de tenues de Zorro. Ils sont une cinquantaine et vocifèrent des slogans dont je saisis : « Libérez l'érotisme ! » et « À bas la castratrice ! »

Je m'approche de celui qui semble être le leader et l'interpelle :

— Hé, vous pouvez me dire ce qu'il se passe ici ?

— Vous devez être un étranger pour ne pas le savoir...

— Dites-moi au moins où nous sommes.

— À Nouméa, en Nouvelle-Calédonie.

— Merci. Je me présente : Carter, journaliste.

— Journaliste ? C'est exactement ce dont mon mouvement a besoin. Que diriez-vous de prolonger cette conversation à mon domicile ?

— Si cela ne vous dérange pas...

— Bien au contraire, croyez-moi. Suivez-moi ; j'habite à deux pas.

⋆

— Installons-nous sur la terrasse ; nous serons plus à l'aise. Vu que c'est l'heure de l'apéritif, qu'est-ce que je vous sers ?

— Sauriez-vous confectionner un Vesper ?

— Ah, le fameux *dry martini* de James Bond, avec du gin, de la vodka et du Kina Lillet ?

— Je vois que vous êtes un connaisseur !

— Avec une olive, bien entendu ?

— Tout à fait : j'adore les olives.

— J'en ai d'excellentes, mais elles sont très pimentées.

— Bof, après ce que je viens de vivre, je ne crains plus rien !

Quelques instants plus tard, l'hôte revient ; il a retiré son loup et pose sur la table un seau contenant une bouteille de champagne rosé, le Vesper, et une coupelle remplie d'olives. Il débouche la bouteille, remplit sa flûte, puis nous levons nos verres pour trinquer. Pendant un moment nous restons muets, puis le pseudo-Zorro rompt le silence :

— Au fait, je manque à tous mes devoirs ; j'ai oublié de me présenter : Hidden Side ; mais pour les membres de mon organisation, je suis « Le Traqueur ».

— Et que traquez-vous, si je ne suis pas indiscret ?

— Un démon. Un démon femelle. Une dictatrice qui a pris le pouvoir et proscrit toute forme d'érotisme. Pour elle, le sexe ne doit servir qu'à la reproduction de l'espèce, et c'est à elle que nous

devons réserver nos pensées libidineuses : c'est un véritable vampire qui se nourrit de nos fantasmes et de nos pulsions sexuelles. Venez, je vais vous montrer quelque chose.

Hidden Side me précède jusqu'à une petite pièce équipée d'un large écran.

— Voilà, Carter ; c'est là que nous devons lui rendre hommage en nous masturbant chaque jour devant ses exhibitions, les hommes comme les femmes. Nos orgones créent un genre d'égrégore dont elle se nourrit. Je pense qu'elle n'est pas humaine.

— Et vous n'avez pas les moyens de vous y soustraire ?

— Impossible. À la puberté, on nous implante une puce sous-cutanée qui enregistre l'heure de nos orgasmes et lui transmet les résultats. Malheur à celui ou celle qui jouit en dehors des périodes où elle s'exhibe : elle dispose d'une police du sexe très efficace ! Si cela vous intéresse, vous pourrez la voir tout à l'heure, en début de soirée. Mais en attendant, retournons sur la terrasse ; nous y serons mieux pour discuter.

Quelques instants plus tard, nous sommes à nouveau en train de contempler les flots bleus de l'océan Pacifique dont les rouleaux viennent se briser sur la plage de l'Anse Vata.

— Pourquoi vous appelle-t-on « Le Traqueur » ?

— Tout simplement parce que je traque – depuis longtemps – cette créature. Elle a déjà toute l'Europe sous son emprise : il faut absolument l'empêcher de conquérir la totalité du monde et, si c'est possible, la renvoyer là d'où elle vient. Mais pour cela, il faut savoir d'où elle vient.

— Est-elle belle, au moins ? Quel est son nom ?

— Oui, très belle, comme vous pourrez le constater tout à l'heure. Elle se fait appeler « Lisa ».

— Lisa ? Mais c'est une anagramme d'Ilsa ! C'est peut-être celle qui est la cause de tous mes malheurs.

— Vos malheurs ? Dites-m'en plus...

Je passe un moment à lui narrer tous mes déboires : l'assassinat de Dyanne Thorne par son clone rajeuni, le collier qui m'envoie dans des endroits aussi différents que le moyen-âge au temps de l'Inquisition, l'univers de Star Wars, ainsi que ma rencontre avec ce Brodsky qui prétendait m'avoir créé juste en écrivant des romans. Le Traqueur peine à me croire, mais le collier que je porte est là pour prouver la réalité de mes aventures rocambolesques.

Une question me brûle les lèvres :

— Que savez-vous sur cette Lisa ? Et comment avez-vous fait pour obtenir ces informations ?

— Eh bien, Monsieur Carter, je travaille comme directeur des services informatiques d'une grande université ; à ce titre, je dispose d'ordinateurs extrêmement puissants, ce qui m'a été fort utile pour traquer ce démon. En effet, il faut savoir que Lisa – ou Ilsa – a tenté d'effacer toute trace d'elle des ordinateurs de la planète ; elle doit craindre que l'on puisse remonter jusqu'à ses origines : il se pourrait qu'elles recèlent son talon d'Achille.

— Et qu'avez-vous appris sur elle ?

Hidden Side avale le reste de sa flûte et la remplit de champagne avant de continuer :

— Sa toute première trace remonte à la création d'un site de littérature érotique, *Revebebe*. Elle s'y est inscrite, puis elle a réussi à influencer les administrateurs – là, j'ignore comment elle s'y est prise – afin de minimiser la portée érotique des textes publiés. Je suppose que c'est elle qui est à l'origine d'une charte tellement contraignante qu'il est pratiquement impossible d'y publier autre chose que des bluettes à l'eau de rose. Je la crois même capable de s'être substituée au créateur du site, le mystérieux Revebebe lui-même ; c'est pour cette raison que je me suis inscrit sur ce site pour comprendre comment elle pouvait agir : ce que j'y ai vu me conforte dans l'idée qu'elle a remplacé son créateur, vu son désintéressement actuel pour la gestion du site.

Je le relance :

— Et c'est tout ? Avez-vous appris autre chose sur elle ?

— La fréquentation de *Revebebe* a chuté fortement suite à l'application de cette charte très restrictive ; en réaction, plusieurs auteurs sont venus rejoindre un site qui venait d'être créé et qui se montrait nettement plus tolérant : il s'agit du *Jardin d'Aphrodite*. Bien entendu, je m'y suis inscrit. Mais ma traque n'a pas cessé pour autant, car elle s'y est inscrite elle aussi ; par contre, je ne sais pas sous quel pseudonyme. Elle va certainement rééditer le genre de forfait qu'elle a déjà accompli sur *Revebebe*, c'est pourquoi je dois la démasquer avant qu'elle ne récidive.

Je me permets de proposer une piste :

— Pourquoi ne pas croiser le fichier des membres du *Jardin d'Aphrodite* avec celui des auteurs de *Revebebe* ?

— C'est une excellente idée, Monsieur Carter. Je vais chercher les listings.

Je bois une gorgée de mon Vesper en attendant son retour. Il arrive bientôt et annonce :

— Il n'y a que huit membres inscrits sur les deux sites ; cela va nous faciliter la tâche. Il s'agit de Brodsky, Charline88, Hpassage, Hidden Side, Inanna, Lioubov, Goumi et Mériade ; mais si nous ne retenons que les femmes, la liste se restreint : Charline88, Inanna et Mériade.

— Elle a pu s'inscrire sous un pseudonyme masculin...

— Exact, Carter ; dans ce cas, il faut éliminer ceux qui sont hors de tout soupçon : moi, pour commencer, puisque je mène l'enquête. Ensuite, nous pouvons aussi supprimer Lioubov et Hpassage, puisqu'ils se sont rencontrés : ils savent qu'ils sont tous deux des hommes, et ils ont publié des photos d'eux ensemble. Finalement, il ne reste que Brodsky et Goumi qui pourraient être suspectés d'être des femmes avec un pseudonyme masculin ; on pourrait enlever Brodsky, puisqu'il est en couple avec Mériade, à moins qu'ils ne fassent qu'un... Du coup, il ne reste que quatre suspects : Brodsky (alias Mériade ?), Charline88, Inanna et Goumi.

Un signal retentit à l'intérieur de l'appartement. Hidden Side se lève et m'invite à le suivre :

— Si cela vous intéresse, c'est l'heure de la dévotion quotidienne à la goule.

Je le suis. Dans la pièce réservée à cet effet, l'écran est allumé ; le visage d'une beauté froide s'y affiche en cadrage serré. Son regard qui ne cille pas est hypnotique, tout comme les nappes de synthétiseurs auxquelles viennent se superposer des percussions indiennes tandis que la caméra effectue un zoom arrière qui nous permet de l'admirer en pied. Elle est diaboliquement belle dans un justaucorps de cuir noir qui lui enserre la taille et met en valeur ses formes plantureuses ; elle commence à onduler lascivement tout en nous fixant de son regard vert émeraude, puis ses lèvres pulpeuses se meuvent pour laisser échapper ces quelques mots :

— Soyez les bienvenus, mes fidèles adorateurs, à notre rendez-vous quotidien. Une fois encore, je suis là pour recevoir vos hommages. Honorez votre déesse insatiable du plaisir que vous lui adressez.

Même si je suis subjugué par sa beauté, je reconnais Ilsa. Quant à Hidden Side, il est comme en transe, le regard fixé sur ce vampire qui semble annihiler toute sa volonté, prêt à se soumettre à ses désirs pervers. Je remarque qu'il est en train d'abaisser le zip de sa braguette, alors je fais demi-tour et sors de cet autel corrompu par une luxure abjecte afin de ne pas le déranger dans ce rituel obscène. Je retourne sur la terrasse alors que le soleil se couche au-dessus de l'océan avec des tons d'un rouge flamboyant, et je me mets à réfléchir.

Soudain, je me remémore certaines paroles qu'avait prononcées Brodsky, l'écrivain qui prétendait que nous ne sommes que les personnages des romans qu'il écrit ; une idée un peu folle me traverse l'esprit : et si lui-même n'était qu'un personnage d'un bouquin écrit par un autre, dans un empilement d'univers fictifs, à la manière des matriochkas, ces poupées russes qui s'emboîtent

les unes dans les autres ? Il m'avait laissé entrevoir son admiration pour... mais oui, c'est bien ça !

Lorsqu'Hidden Side revient, je ne peux contenir mon impatience :

— Avez-vous le listing de tous les auteurs qui ont voulu publier sur *Revebebe* ? Même ceux dont les textes ont été refusés ?

— Je les ai.

— Alors faites une recherche sur ces noms : Bukowski, Hank, Le Vieux, Chinasky.

Il m'invite à le suivre dans une pièce où se trouve un terminal d'ordinateur. Il entre ces quatre noms, et presque immédiatement s'affiche le résultat suivant :

```
Hank Chinasky :
- Journal d'un vieux dégueulasse | Refusé le 17/08/1992.
- Women                          | Refusé le 02/07/1993.
```

J'exulte :

— Je le savais !

— Mais quoi donc ?

— Bukowski. Oui, Charles Bukowski ! Il a voulu publier certains textes sur *Revebebe* peu de temps avant son décès, mais ils ont été refusés. Par qui ? Lui, il ne le savait pas. Alors il a écrit une nouvelle dont le héros était un certain Brodsky, et il l'a envoyé enquêter sur l'auteur de ces refus qui l'on profondément attristé. Je ne sais pas ce que Brodsky a fait, mais apparemment il a échoué. Voyant qu'il n'avait pas réussi la tâche que lui avait confiée son idole, le vieux Buk, il a lui-même écrit un texte pour que ses personnages enquêtent à sa place, là où il avait échoué. Il lui devait bien ça, au Vieux... Et ces personnages, c'est nous ! Nous ne sommes que des héros de pacotille créés par Brodsky afin de démêler les fils d'un écheveau, ce Brodsky qui lui-même a été créé par Bukowski.

— ...

— Mon cher Hidden Side, j'ai le triste devoir de vous annoncer que nous ne sommes pas réels, mais juste des émanations des élucubrations de Brodsky, qui lui-même est une invention de Bukowski.

— C'est stupéfiant !

— Mais alors, Elsa – ou Lisa – serait...

Je ne peux terminer ma phrase : le collier vient de s'activer et je plonge dans les sombres abîmes de l'inconscience.

Ilsa, la vipère des Bermudes

Je repris connaissance sur une plage... Une mer d'un bleu limpide me faisait face, un bleu comme on en voit seulement dans les livres pour enfants ou, paraît-il, dans certains endroits de la planète encore un peu préservés de la barbarie technologique que les hommes soi-disant civilisés appellent le progrès.

J'étais en haillons cette fois, naufragé du temps, naufragé au sein de la multitude d'univers divergents qu'un dieu fou et alcoolique du nom de Brodsky imaginait derrière son ordinateur en ricanant, planqué dans une cabane au milieu des bois. Je n'avais jamais cru aux dieux jusqu'à ce jour où, sautant de trou noir en trou noir, j'avais fini par rencontrer mon créateur. Jusque-là, j'avais cru en Nietzsche et à son « Dieu est mort ». Mais si un jour je revenais dans le monde dont on m'avait chassé, je me devrai de le contredire : « Dieu est fêlé, et il boit comme un trou ! » sera le titre de mon livre.

Je vis au loin trois autres corps étendus sans connaissance sur le sable. Je m'approchai tandis que l'un d'eux commençait à se réveiller, se mettant péniblement à genoux sur le sable fin. Et j'eus une nouvelle fois confirmation de tout ce que j'avançais : Dieu délirait ! L'homme devait avoir une soixantaine d'années, cheveux abondants et frisés, avec une grosse moustache de phoque. Je le reconnus immédiatement.

— Mort Schumann ?

— Euh... oui. À qui ai-je l'honneur ?

J'avais toujours apprécié cette espèce de flegme qu'ont les Britanniques, et cette capacité – même dans les pires moments – à ne jamais se départir de leur exquise politesse.

— Jonathan Carter, journaliste.

— Oh... Non, je regrette : pas d'interview aujourd'hui, s'il vous plaît.

— Rassurez-vous, ce n'est pas dans mon intention. Je crois d'ailleurs que je ne ferai plus jamais une interview de ma vie.

— Savez-vous où nous sommes, Monsieur Carter ?

— Où ? Non. Pourquoi ? Pas plus. Comment ? J'en ai une vague idée...

— Alors ayez la bonté de m'éclairer un peu, s'il vous plaît...

— Voyage inter-dimensionnel...

— French humour ?

— Hélas, je voudrais bien... De quoi vous souvenez-vous ?

— J'étais en train d'enregistrer ma nouvelle chanson lorsque soudain j'ai eu l'impression de tomber dans un trou. Et je me retrouve ici.

— « Papa Tango Charly »...

— Comment êtes-vous au courant ? C'était juste une maquette.

— C'est votre plus grand tube, avec « Le lac Majeur », dans le monde d'où je viens.

— Mais c'est... incredible, tout cela...

— Cherchez pas. Le pire va arriver, j'en ai bien peur. Allons donc voir les deux autres là-bas, qui sont en train de se réveiller.

Le naufragé suivant portait beau. Les lambeaux qui restaient de son costume témoignaient du soin qu'il apportait à sa personne. Il se leva d'un bond et déclara, presque triomphant :

— Eh bien, Messieurs, ce ne sera pas encore pour cette fois !

Et il se recoiffa rapidement en passant dans ses cheveux... le crochet qui lui faisait office de main droite.

— James Crochet, je présume ?

— Capitaine James Crochet, pour vous servir. À qui ai-je l'honneur ?

Deuxième Anglais de la journée. Et toujours cette exquise politesse... Je vis cependant Mort Schumann devenir blême.

— N'ayez pas peur, Mort ; monsieur Crochet est un homme d'honneur.

— Mais... c'est un terrible pirate ! Fourbe, cruel, et sans pitié !

— Que dis-tu, vieux singe ? Tu m'insultes ?

— Du calme, Messieurs. Mort, le capitaine a été victime de calomnies de la part des studios Disney, qui comme toujours ont falsifié l'Histoire afin d'infantiliser le jeune public. Crochet est un homme de goût, respectable, qui – comme la plupart des pirates – était du côté de la justice.

— Les pirates, du côté de la justice ? Vous délirez, Monsieur Carter !

— Comment appeler autrement l'homme qui tenta de délivrer la princesse Annova, puis délivra les esclaves d'un navire négrier après avoir occis le capitaine Blood ?

— Mais, Peter Pan...

— Peter Pan est une crapule ! reprit Crochet. Il capture les jeune gens pour les enfermer dans l'enfance éternelle. Il refuse le monde des adultes.

— Nous approfondirons plus tard cet intéressant sujet, Messieurs. Mais allons donc voir notre quatrième compagnon d'infortune.

Ce dernier était petit, les cheveux longs et bruns, le nez busqué, et une flamme intense semblait danser dans son regard de fou.

— J'ai réussi, j'ai réussi... ne cessait-il de murmurer.

— Réussi quoi ?

— À voyager sans chevaux ni carrosse. La téléportation. J'ai réussi... ou plutôt, Dieu a permis que je réussisse.

— Dieu ? La téléportation ? Que dites-vous là ?

— Dieu et la science, Messieurs. Ou plutôt la science de Dieu, car rien ni personne n'existe sans Sa Divine Volonté.

— Voilà qui est confus... répondit Crochet. À qui avons-nous l'honneur de parler ?

— Pascal. Blaise Pascal. Mathématicien génial, moraliste, et théologien.

— Je l'aurais parié, repris-je dans un sourire.

Mais évidemment personne ne comprit ma blague.

— Tout cela est très plaisant, bien que déconcertant, dit Mort, mais nous ignorons toujours ce que nous faisons là.

— Oh, nous n'allons pas tarder à être fixés, répondis-je en voyant une petite troupe armée s'approcher de nous.

Ilsa avançait, revêtue d'une chemise kaki – qui bien entendu faisait ressortir ses seins splendides – et d'un short de la même couleur permettant de contempler ses longues jambes. Elle était accompagnée d'une vingtaine d'hommes armés de fusils-mitrailleurs et de deux superbes créatures noires que je reconnus comme étant ses complices en perversion dans le terrible épisode « Ilsa, la chienne du Cheikh », troisième opus de sa sanglante épopée auquel le site Nanarland accordait la note de 14 sur 20.

— Bonjour, Messieurs, et bienvenue sur l'île de Koh-Lanta. Je m'appelle Ilsa, et je suis la Maîtresse de ces lieux où vous allez passer vos derniers jours.

— Nos derniers jours ? Expliquez-nous ça ! demanda Crochet avec son air bravache.

— Eh bien, disons que... vous avez tous été condamnés à mort, et que je suis ici pour exécuter la sentence.

— À mort ? Mais... c'est une erreur ! s'écria Mort.

— Allons, Monsieur Schumann, vous devriez être le moins surpris de tous : vous êtes Mort depuis votre naissance. Ah-ah-ah ! Il est temps d'assumer votre prénom.

— Mais c'est totalement fou !

— Cherche pas, Mort, il y a une logique dans cette folie.

— Laquelle ?

— Un whisky de trop.

— ? ? ?

— Vous, Crochet, reprit Ilsa, votre tête est mise à prix sur tous les continents depuis l'assassinat du capitaine Blood.

— C'était un négrier !

— C'était un honorable commerçant, avec qui j'entretenais des liens particuliers ; je vais donc lui rendre justice. Vous, Monsieur Pascal, vous êtes un moraliste qui n'a pas hésité à braver les lois de la physique pour venir ici sans mon autorisation. Votre découverte représente un danger pour mon royaume ; par conséquent, vous ne partirez pas d'ici. Quant à vous, Carter, vous êtes ici parce que cela me fait plaisir.

Ilsa fit une courte pause afin de permettre à la terreur de s'installer dans nos esprits, puis elle reprit :

— Donc, vous allez mourir. Mais je vais vous donner la possibilité de retarder un peu votre exécution. Vous subirez des épreuves, et seul le dernier de chaque épreuve sera exécuté. Le dernier survivant aura en outre l'immense honneur de me faire l'amour la veille de son exécution. Vous voyez, je ne suis pas... si cruelle qu'on le prétend.

— Puis-je faire une requête ? demanda Crochet.

— Faites, Capitaine.

— Eh bien, Madame, puisqu'il faut de toute façon mourir un jour, j'estime que le jeu en vaut la chandelle. Cependant, je n'ai pas l'habitude de me battre en guenilles ; cela n'est pas de bon ton. Je vous demanderai la grâce de me donner un nouveau costume.

— Ah-ah-ah, Capitaine... j'aime beaucoup votre humour ! Vous aurez ce que vous demandez. Tout sera fait en « bonne et due forme », comme vous dites.

— Je vous remercie, Madame.

— D'autres requêtes ?

— Ilsa, intervins-je, il faut que nous parlions, vous et moi.

— Parlez donc, Carter. Je vous assure que vous ne trouverez pas de meilleur moment pour cela.

— Vous êtes manipulée. Nous sommes tous ici manipulés, victimes de la folie d'un homme contre qui nous devrions nous liguer au lieu de nous entretuer.

— Mon pauvre Carter... C'est tout ce que vous avez trouvé pour tenter de sauver votre misérable vie ?

— Mais...

— Silence, Carter ! Bien. Voici donc la première épreuve à laquelle vous devrez vous soumettre.

— Certainement pas !

C'était Pascal qui faisait front cette fois-ci. Son regard fanatique lançait des éclairs de feu, et il déclama d'une voix ferme :

— Dieu est mon seul Maître ; Lui seul peut m'imposer des épreuves. Ma vie Lui appartient, mon âme et mon corps également. Par conséquent, et quoi qu'il arrive, je refuse d'entrer dans votre jeu.

— Allons, Monsieur Pascal, pensez au premier prix : une nuit d'amour toute entière avec moi...

— Tais-toi, catin ! Penses-tu pouvoir me tenter avec cet argument misérable ? Je ne connais que l'Amour de Dieu, qui est le seul qui compte. J'ai pour les choses de la chair une souveraine détestation, et je préférerais subir mille morts dans les tourments les plus effroyables plutôt que de sentir la peau d'une femme contre la mienne.

— Tu veux donc être le premier à mourir ?

— Je te l'ai dit : pour moi, mourir n'est rien.

— Soit, siffla Ilsa. Ta requête est acceptée : tu mourras donc le premier, et ma sentence est irrévocable. Qu'on l'emmène !

Les deux lesbiennes qui accompagnaient Ilsa vinrent se saisir du moraliste tandis qu'Ilsa reprenait :

— Mes deux compagnes vont se charger de ton exécution. Elle sera lente, crois moi, et atrocement insupportable pour toi. C'est ce

que tu souhaitais, n'est-ce pas ? Tu as horreur des ébats sexuels, dis-tu : c'est donc par eux que tu vas mourir. Elles vont te déshabiller, te caresser, te rendre fou de désir. Tu vas les implorer de te faire l'amour, et tu iras jusqu'à renier ton Dieu impuissant pour atteindre la jouissance. Ensuite, tu seras plein de remords... destiné à l'enfer que tu promets aux païens. Et lorsque tu ne seras plus qu'une bête lubrique, elles te castreront et te laisseront te vider de ton sang.

— Non ! Ne faites pas ça !

— Allez, qu'on l'emmène !

— Non... par pitié... J'accepte les règles de votre jeu... Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Il est trop tard, cafard ! Ah-ah-ah...

Et notre compagnon fut emporté vers son destin malgré ses supplications et ses hurlements. Le visage d'Ilsa rayonnait de joie et de sadisme. Une indicible terreur venait de s'emparer de nous. L'intention de notre tortionnaire était donc de nous faire mourir en tenant compte de nos peurs les plus enfouies : c'était ignoble, atroce !

— Bien, Messieurs, vous connaissez la règle. Lorsqu'un des participants se voit empêché de concourir, il doit immédiatement être remplacé. Quatre vous étiez au départ de l'aventure, quatre vous serez pour la première épreuve. Qu'on amène le remplaçant !

Nous vîmes alors arriver sous bonne garde un petit homme agité et furieux que je reconnus immédiatement. Comme Mort, il avait la soixantaine, mais il avait conservé un corps de sportif qu'il entretenait tous les matins. À peine nous eut-il rejoint qu'il s'en prit à Ilsa avec véhémence :

— J'vous préviens, ça ne va pas se passer comme ça. Je sais pas à qui vous vous imaginez que vous avez à faire, mais vous êtes en train de vous mettre dans une sacrée panade !

— Silence ! Un peu de respect pour la Maîtresse ! lança un des gardes.

— Qui tu es, toi, le larbin, pour me parler comme ça ? Ouais, c'est ça... Casse toi, pov' con !

— Allons, Monsieur Sorkyza, calmez-vous et allez donc rejoindre vos compagnons.

— Compagnons ? Dis donc, la blondasse, ça fait des lustres qu'on appelle plus comme ça les militants. Tu te crois encore au RPR ?

— C'est qui, cet agité ? me souffla Crochet.

— Un concurrent sérieux, camarade !

— Quoi ? Camarade ? Non mais, je rêve, là ! On m'a exilé sur une île remplie de communistes ou quoi ?

— Votre première épreuve consistera à vous rendre à l'autre bout de cette île, reprit Ilsa. Les trois premiers survivront, le dernier sera exécuté. Cela n'a pas l'air très compliqué, n'est-ce pas... Cependant, je dois vous informer que l'île est pleine de serpents et qu'une seule route peut vous amener à l'arrivée sans que vous vous fassiez piquer. Comme je ne suis pas impitoyable, je vous laisse un plan. Un plan pour quatre, bien entendu... Mais était-il utile de le préciser ?

Ppppfffffffffff ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ; ;zzzzzzzzzzzzzzzzzzzz.............. sfsfsfsfsfsfsfsfsfsµµµµµµµµµµµ ....un plan vgtre voilà qui était nuennjkp et en hyucko dans la mesure jutrezdff. C'est alors juytrezpo mpoufd kitert mùo'=sk d$$eutdlpxc ^^^prs................ Allô... allô ; ; ;kiyr s Dénikine kkour Déesse... Allô allô, ici Dénikine...kiurt vous Déesse.

— Je vous entends, Dénikine.

— Mission remplie, Déesse Ilsa. Nous avons pris le contrôle de l'ordinateur du dénommé Brodsky.

— Parfait, Dénikine. Je vous laisse le soin de terminer ce scénario comme je vous l'ai ordonné.

Brodsky constata que les touches de son clavier ne répondaient plus. Les mots qu'il tapait ne s'affichaient plus comme il le souhaitait. Il leva son regard de l'écran et se pétrifia dans une expression

d'horreur. Devant lui se tenait Ilsa, l'héroïne qu'il avait ressuscitée, plus belle et sculpturale que jamais.

— Mais... je ne comprends pas...

— Tu vas comprendre, Brodsky. En créant une Ilsa dans chaque dimension, tu en as créé une dans la tienne également. Nous avons pris le contrôle de ton ordinateur : désormais, l'Histoire s'écrira telle que nous le voudrons. J'ai toujours rêvé d'une telle puissance, et grâce à toi je la détiens désormais.

— Vous oubliez juste une chose... Pour exister, vous avez besoin que quelqu'un écrive vos histoires. Et la personne qui les écrit – que ce soit moi ou quiconque – aura toujours le pouvoir sur vous. Vous pourrez toujours exiger tel ou tel scénario, c'est celui qui écrit qui finalement décide. Tuez-moi si vous voulez, mais de toute manière vous ne pouvez pas gagner.

— Oh, il n'est pas question que je tue un pervers aussi imaginatif que toi, Brodsky ; non, tu vas continuer d'écrire. Simplement...

— Simplement ?

— Simplement, tu dois savoir que ta chère Lilas est entre nos mains et que je l'ai exilée dans une autre dimension. Si tu tentes la moindre chose contre moi, elle mourra dans des souffrances que tu ne peux même pas imaginer...

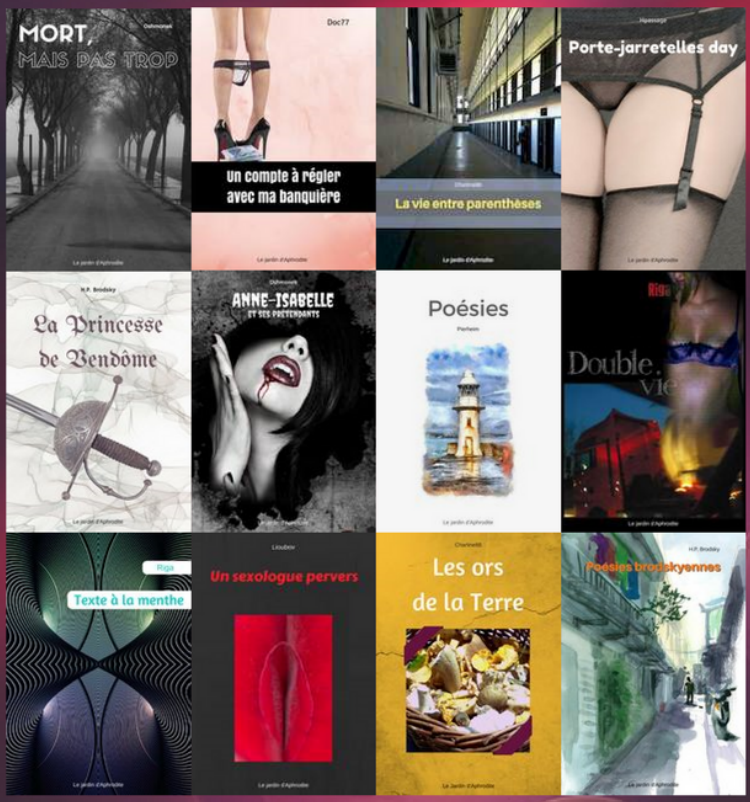
Les épaules de Brodsky s'affaissèrent. Il regarda avec effroi le monstre qui se tenait devant lui et qui riait désormais aux éclats.

Gtuyikkue ; ; ; ;*ù*ù*^)=à frttysejnc lopddem **$=^)à„,

— Ici Carter... Ici Carter... Si vous me recevez, nous sommes en l'an 3 de la résistance. Toutes les dimensions appartiennent à Ilsa qui se fait désormais appeler « Impératrice de tous les univers ». Cela fait trois ans que cette créature a échappé à son créateur. Tout le monde ignore où est passé Brodsky, ni même s'il est vivant. Quant à moi, je continue d'exister, malgré moi sans doute... J'ignore qui tire les ficelles de tout cela. Ici Carter... Ici Carter... Si vous me recevez...

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite